

Nombreux sont les écrivains qui ont tenu des journaux intimes mais quoi de plus surprenant que de trouver deux journaux intimes tenus par une fratrie. En effet, l'histoire littéraire du XIX^{ème} siècle compte quelques exemples de frères et sœurs qui ont pratiqué l'écriture diaristique. Généralement, le désir d'entretenir ce projet naît à partir d'une séparation familiale ou d'un amour inconditionnel envers l'autre. Ecrire un journal intime entre frère et sœur installe une longévité plus importante parfois que le lien filial. Maurice de Guérin¹ demande à sa sœur de tenir pour lui un journal intime² et de créer une correspondance secrète qui permettra de maintenir la fratrie. Le pacte adelphique est ainsi scellé autour de deux journaux : l'un écrit dans le foyer familial, l'autre entre Paris et la Chaînaie. Si Eugénie de Guérin destine son *Journal* (1864)³ à son frère et utilise la deuxième personne du singulier, ce dernier ne mentionne sa sœur que rarement. La question de l'identité est une problématique essentielle qui concerne Maurice et Eugénie de Guérin. Le rapport à l'autre n'est pas conçu de la même façon chez le frère et sa sœur. La question de l'identité constitue deux voix intimes et singulières du XIX^{ème} siècle. Si frère et sœur partagent une éducation commune, un même enracinement catholique et une sensibilité spirituelle intense, leurs cheminements personnels divergent profondément dans la manière dont chacun construit son identité en lien avec l'autre. Cet article tentera de démontrer comment la notion d'identité se cherche dans un mouvement de rapprochement et d'éloignement.

Nous tenterons de démontrer comment Maurice tend vers une dissolution du moi dans l'absolu, dans le panthéisme ou la fusion avec les forces naturelles. L'autre serait alors perçu comme un horizon d'effacement de soi, un lieu de dépassement intérieur, presque de disparition. Son journal révélerait une subjectivité tourmentée, inquiète de son propre être, constamment en quête d'un ailleurs où l'identité pourrait se diluer dans une forme d'universalité. À l'inverse, il serait intéressant de décrire comment Eugénie de Guérin s'affirme dans une écriture du lien. L'autre (son frère ou Dieu) est au cœur d'une dynamique de construction de soi. Son identité se forge dans une parole tournée vers son frère, dans un geste d'offrande ou de fidélité. Nous tenterons de montrer qu'Eugénie écrit pour garder vivant l'absent, pour maintenir l'intime à portée de voix. Le rapport à l'autre serait constitutif de son être, mais dans une logique de présence, de mémoire, d'ancrage dans la relation. Là où Maurice tendrait à se perdre dans l'absolu, elle chercherait à se maintenir dans la continuité du lien. Notre réflexion s'articulera autour de la posture réflexive de la sœur qui contraste avec le repli dans le silence et le retrait du frère. Pour décrire de fonctionnement, nous proposons une réflexion sur la place de l'autre. Il s'agira d'abord d'interroger l'écriture de Maurice de Guérin, marquée par une tension entre quête de soi et effacement, entre présence poétique et retrait existentiel. Dans un

¹ Les Guérin appartiennent à une famille catholique issue de la noblesse. Eugénie de Guérin est née le 29 janvier 1805 à Andillac dans le château du Cayla, près d'Albi dans le Tarn au sud de la France. Son frère Maurice est de 5 ans de cadet. La mort de la mère confère à Eugénie le statut protecteur envers son frère. Quand il part à Paris en 1828 pour faire ses études, il demande à sa sœur de tenir pour lui un journal intime¹ et de créer cette correspondance secrète qui permettra de maintenir la fratrie. Le pacte adelphique est ainsi scellé autour de deux journaux: l'un écrit dans le foyer familial, l'autre entre Paris et la Chaînaie. Si Eugénie de Guérin destine son *Journal*¹ à son frère et utilise la deuxième personne du singulier, le frère ne mentionne sa sœur que rarement. Il interrompt son *Journal*, fait un autodafé de tous ses écrits et meurt tragiquement à l'âge de 29 ans laissant beaucoup de peine et de malheur dans le cœur de sa sœur.

² L'édition utilisée est la suivante : Maurice de Guérin, *Journal, Lettres et Poèmes publiés avec l'assentiment de sa famille* par G.S Trébutien et précédés d'une étude biographique et littéraire par M. Sainte-Beuve de l'académie française, vingt-neuvième édition, Librairie Lecoffre J. Gabalda et fils, Editeurs, Paris, 1932.

³ Nous nous référons à l'édition suivante du journal d'Eugénie de Guérin : *Journal et Lettres, publié avec l'Assentiment de sa famille* (1864), Didier Libraires-éditeurs, 7eme édition, Paris, 1866.

second temps, nous porterons notre attention sur le jeu des identités, tel qu'il se déploie dans le *Journal* d'Eugénie de Guérin. Nous verrons comment l'identité s'y construit dans le silence et la mémoire avant de montrer que la figure du frère en devient une présence fondatrice, à la fois sujet d'écriture et point d'ancrage intime.

2. Identité et effacement de soi chez Maurice de Guérin : une voix en retrait

Le *Cahier Vert* de Maurice de Guérin témoigne de l'évolution de sa personnalité. Une reconnaissance de soi : son comportement quotidien, ses sentiments, ses prises de position révèlent une rupture interne. Dans cette analyse, nous prenons comme référence Benveniste dans *Problèmes de Linguistique générale* où l'accent sera mis sur « la subjectivité dans le langage » (Benveniste, 1966 : 258), et qui donne cette définition de l'énonciation : « l'énonciation est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » (1966 : 258). Benveniste s'intéresse au pronom de la première et de la deuxième personne en insistant sur leur importance :

Dans les deux premières personnes, il y a à la fois une personne impliquée et un discours sur cette personne. « Je » désigne celui qui parle et implique en même temps un énoncé sur le compte de « je » : disant « je » je ne puis pas parler de moi. A la deuxième personne, « tu » est nécessairement désigné par « je » et ne peut être pensé hors d'une situation posée à partir de « je » ; et en même temps, « je » énonce quelque chose comme prédicat de « tu » (Benveniste, 1966 : 228).

En se basant sur cette définition, nous remarquons que l'identité se construit autour d'une non acceptation de soi et de l'autre. La mort de la bien-aimée, les amis passagers qu'il a côtoyés tout au long de sa vie sont des révélateurs d'une conscience de soi perturbée ; son identité est, en effet, altérée par l'abandon des autres. Le monde extérieur le déroute. Sa propre identité est diluée dans un environnement instable :

L'écriture peut tenter de dire la vérité, et être dans son existence même le contraire de la vérité. Et cette vérité qu'elle s'essaie à dire, elle ne peut la dire qu'à l'envers, à travers la description de tout ce qui, dans la vie, a empêché de la dire, et en répétant dans le discours ces empêchements. Il ne s'agit pas de rétablir la transparence en détruisant l'obstacle, puisque l'obstacle est en même temps un abri, mais de rendre l'obstacle transparent : à défaut de pouvoir jamais dire la vérité du désir, on dira jusqu'au bout ce qui empêche de la dire (Lejeune, 1996 : 84).

Dire la vérité, oui. Mais quelle vérité ? C'est celle que conçoit l'écrivain à travers une description minutieuse de ce qui l'entoure. L'intime cherche ses sources dans la recherche de soi, l'écriture a ce pouvoir extraordinaire d'extraire les émotions les plus enfouies pour créer une sorte de cercle qui fait jaillir la blessure de l'image de la mère. L'écriture de l'intime puise dans les blessures intérieures. La mort de la mère, représente le point de départ d'une écriture du comblement de cette absence. L'ombre maternelle suit l'évolution du diariste tout au long de son parcours. L'intime est le lieu d'une confession de la perte et de la privation. Il s'agit donc d'une renaissance douloureuse certes, mais constructive dans la mesure où l'intime se nourrit de la douleur pour construire un nouveau moi. Maurice de Guérin puise sa force identitaire dans son enfance : l'enfance n'est pas un simple souvenir mais une pensée qui se divise et glisse vers un décentrement de l'être. La nostalgie de l'enfance est enfouie dans des écrits. Le temps semble alors être figé dans le *Cahier Vert*. Dans quelques extraits, nous avons l'impression que c'est Maurice enfant qui écrit. Il est resté prisonnier de ses souvenirs du Cayla. Écrire devient alors une libération, voire une évasion assumée, voulue et revendiquée. Les

embûches du monde sont considérées comme des obstacles à l'épanouissement de soi et par conséquent à l'écriture comme acte de confession.

En bon philosophe, [Aristote] définissait l'art par le niveau de généralité du propos, c'est-à-dire par sa valeur d'exemple : Aucun art n'envisage un cas individuel. D'où sa distinction entre « poésie » et « chronique ». Si la poésie est artistique par nature, c'est parce qu'elle représente allégoriquement « ce qui pourrait avoir lieu » en tout temps. Au contraire, la chronique de « ce qui a eu lieu » ne saurait relever d'une appréciation esthétique, car les faits particuliers qu'elle relate ne sont aucunement généralisables. En vertu de cette hiérarchie, les genres narratifs en première personne, qui apparurent et se développèrent du XVII^e au XIX^e siècle (Mémoires, lettres, journal intime, autobiographie), étaient rangés, non seulement par les poéticiens, mais aussi par les auteurs, dans le domaine prosaïque de la chronique (Gasparini, 2004 : 9).

Cette appréciation esthétique dont parle Gasparini prend racine dans l'association entre « ce qui pourrait avoir lieu » et « ce qui a eu lieu ». L'écriture guérinienne du frère est celle de l'interminable quête de soi. Voulant relater sa vie, il « se retire de la vie pour mieux l'exprimer, il se situe alors dans une sorte de non-lieu puisqu'il se confie à l'univers imaginaire de l'écriture pour représenter la réalité dont il s'éloigne » (Miraux, 1996 : 28). Le refus de l'autre suggère un regard réflexif de et sur soi. « Le regard, débarrassé de toutes illusions temporelles, découvre l'« être-soi » ; à cet en deçà de la pensée où le soi se connaît indépendamment du temps : identique à lui-même dans le passé, le présent, le futur » (Goldschmidt, 1978 : 43). Maurice de Guérin s'est longtemps résilié à se construire sans sa solitude. Il a toujours refusé de se fondre dans les canons de la société, une société régie par les règles et les dogmes. Sa famille est une micro société qu'il a fréquentée lors de son jeune âge. Il a toujours exprimé un refus de renoncer à soi sous les contraintes d'un monde social. Il puise sa singularité dans un désir de différenciation des autres. La mise en valeur de cette irréductible contradiction, entre le sacré et le vulgaire, entre soi et les autres forment les fondements de la pensée guérinienne. Maurice de Guérin se plaît à construire son identité loin des autres. Le 15 mars 1833, il confesse dans son *Journal* :

Nous vivons trop peu en dedans, nous n'y vivons presque pas. Qu'est devenu cet œil intérieur que Dieu nous a donné pour veiller sans cesse sur notre âme pour être le témoin des jeux mystérieux de la pensée, du mouvement ineffable de la vie dans le tabernacle de l'humanité ? Il est fermé, il dort ; et ouvrons largement nos yeux terrestres, et nous ne comprenons rien à la nature, ne nous servant pas du sens qui nous la relèverait, réfléchie dans le miroir divin de l'âme. Il n'y a pas de contact entre la nature et nous : nous n'avons l'intelligence que des formes extérieures, et point de sens, du langage intime, de la beauté en tant qu'éternelle, et participant à Dieu, toutes choses qui seraient limpidelement retracées et mirées dans l'âme, douée d'une merveilleuse faculté spéculaire. Oh ! Ce contact de la nature et de l'âme engendrerait une ineffable volupté, un amour prodigieux du ciel et de Dieu. Descendre dans l'âme des hommes et faire descendre la nature dans son âme (Guérin, 1864 : 14).⁴

En cherchant des frontières entre « le dedans », « l'intérieur » et « les formes extérieures », Maurice de Guérin se désolidarise de son être. Le rappel constant de la nature est une déclaration d'appartenance à un monde régi par « une beauté éternelle ». Il fusionne « nature » et « âme » pour tenter de construire « un langage intime » dont lui seul est l'interprète. Il existe dans le *Cahier Vert* des extraits où le diariste se dépersonnalise et utilise le pronom de la première personne du pluriel, le

⁴Guérin Maurice, *Journal, Lettres et Poèmes publiés avec l'assentiment de sa famille* (1864) par G.S Trébutien et précédés d'une étude biographique et littéraire par M. Sainte-Beuve de l'académie française, vingt-neuvième édition, Librairie Lecoffre J. Gabalda et fils, Editeurs, Paris, 1932.

« nous », pour parler de son expérience personnelle. Il tend à généraliser ses sentiments pour créer des vérités générales à portée ontologique. Ce flottement intérieur est mis en valeur par l'opposition entre Dieu et la nature. Il décrit « le langage intime de la nature » qui s'oppose aux « formes extérieures » de la société. La nature est sublimée et idéalisée comme un être divin et le contact avec elle est présenté comme « un amour prodigieux du ciel et de Dieu ». Il faut croire que la nature devient le refuge de l'âme.

Le rapport à soi se nourrit d'une relation conflictuelle avec l'être le plus profond. L'ébranlement identitaire participe au désarroi du diariste. Curieusement, Maurice de Guérin n'atteindra la plénitude de son être qu'à travers l'étouffement de sa propre personne. Autrement dit, ses angoisses, ses doutes amplement décrits dans ses écrits lui permettent d'accéder à une plénitude de soi. L'autodafé qu'il fait de tous ses écrits en 1837 témoigne d'une blessure intérieure de son être. Son malaise existentiel existe dans cet autodafé qui est un acte libérateur de son moi. Une identité inébranlée par les difficultés qui trouve ses origines dans un sentiment subverti destructeur de l'ordre établi. Ces tâtonnements, ces incertitudes sont paradoxalement l'affirmation d'une certitude et d'un apaisement.

3. À la recherche de soi : les contours mouvants de l'identité chez Maurice de Guérin

Le moi guérinien est fixé dans un apprentissage de lui-même ; en effet, la transmission des sentiments, des impressions de la vie, même les plus infimes, permettent de façonner une nouvelle image de l'être. La pensée de Maurice de Guérin trouve refuge dans une reconstitution perpétuelle de l'être qu'il a tant cherché à devenir. L'évolution de soi ne pouvait se réaliser sans un détour essentiel, voire vital par l'écriture de l'intime. Nous relevons, dans *Le Cahier Vert*, cet extrait dans lequel le diariste exprime son tiraillement entre le retour vers soi et la recherche de l'être qu'il voudrait devenir :

Mon Dieu, que fait donc mon âme d'aller se prendre ainsi à ses douceurs si fugitives, le vendredi saint, en ce jour tout plein de votre mort et de notre rédemption ! Il y a en moi je ne sais quel damnable esprit qui me suscite de grands dégoûts et me pousse, pour ainsi dire, à la révolte contre les saints exercices et le recueillement de l'âme qui doivent nous préparer aux grandes solennités de la foi (Guérin, 1864 : 25).

L'appel direct à « Dieu » mis en valeur à travers le possessif « mon » montre une certaine proximité que Maurice de Guérin revendique. L'adjectif « damnable » associé au nom « dégoûts » témoignent d'une déchirure intense qui devient une « révolte » intérieure. La possession de son être est en vérité une possession poétique qui traverse des phases différentes. Au-delà de toute réflexion, chaque mot, chaque émotion transcrite sur le papier deviennent une expression de son identité, une identité recrée de toute part. Il s'autoproclame créateur d'une nouvelle conception de son être qui défie les contraintes sociales et religieuses. Il proclame l'irréductibilité d'arracher le soi à soi-même. Il est la source et l'aboutissement de son être. Son « je » est au centre de son *Journal* : il parle de soi à soi et il rompt ainsi le pacte établi avec sa sœur. Son écriture est exclusivement destinée pour lui. Il écrit le 7 mai 1834 :

Cet air touchant et mélancolique, mon attitude, le calme de la soirée, et, plus que tout cela, cette habitude qu'a mon âme de résumer le soir toutes ses tristesses, de s'entourer de nuages pâles vers la fin des journées, me projetèrent dans le sentiment profond, intime, immense de ma misère, de mon indigence intérieure. Je me voyais pauvre, bien pauvre, pitoyable et entièrement incapable d'avenir (Guérin, 1864 : 79).

« La misère » du diariste prend racine dans une perte de repères qui engendre une errance physique et spirituelle. Les adjectifs « pauvre » et « pitoyable » résument parfaitement la détresse intérieure et « la tristesse » de Maurice de Guérin. L'écriture du journal intime est le dernier refuge pour avoir une jouissance et un accomplissement de son être. Le parcours de soi l'invite à se redécouvrir : la confusion avec le Maurice qui aurait dû être va créer un malaise existentiel qui se reflètera au niveau de l'écriture. Il puise dans le monde extérieur qui l'entoure pour créer une nouvelle image de soi. Jamais errance existentielle n'aura été aussi fructueuse pour Maurice de Guérin. Il va fuir toute forme d'enracinement : familial, social, littéraire. L'enracinement implique pour lui un attachement qui lui fait perdre l'essence de son être. Il veut être un original, un solitaire qui refuse de se faire réduire une identité commune. Il existe dans son *Journal* une fidélité à son être tout en restant confronté à la peur et la brutalité des contraintes extérieures. Le dévoilement de son être est une épreuve difficile qui nécessite un travail de repli sur soi. L'élaboration de sa personnalité se fait en crescendo : au fil des pages, sa pensée s'approfondit et son être se reconstruit. Il se retrouve dans une sorte de variabilité existentielle qui ne cesse de progresser. Analysons ce passage du *Cahier vert* : « Ô mon cahier ! Mon doux ami, combien j'ai senti que je t'aimais en me dégageant de cette multitude. Aussi me voici maintenant à toi quoique la nuit soit bien avancée et que je sois tout brisé de fatigue, tout à toi pour te conter mes peines et l'entretenir paisiblement dans le secret » (Guérin, 1864 : 76).

L'interjection faite au *Journal* sonne comme une déclaration d'amour. On s'attend, vu la relation fraternelle, à une déclaration d'amour à la sœur, l'amour de toujours et la confidente de Maurice. Cependant, contre toutes attentes, il se tourne vers son journal faisant de lui son unique confident et son double. Cette personnification lui confère une identité. L'attribution du pronom « tu » est exceptionnelle dans la mesure où ce *Cahier* devient un « être » à part entière. Les confidences amoureuses véhiculées à travers le verbe « aimer » associées au pronom de la deuxième personne du singulier mettent l'accent sur le rôle important attribué au journal. Un trio identitaire est alors créé par le diariste : le moi qui écrit, la sœur qui est la supposée destinataire, et le journal, en tant qu'objet, qui s'impose comme une personne à part entière. La double identité devient ternaire et c'est ce qui crée l'originalité du *Cahier Vert*. Quand Maurice écrit « me voici maintenant à toi [...] tout à toi », la forme emphatique révèle un attachement de l'ordre compulsif et addictif. Il exprime le besoin d'un soutien et d'un refuge à travers la nécessité de retrouver un autre, imaginaire, non humain qui puisse comprendre ses peines, ses réflexions et ses hésitations. Marie-Catherine Huet-Brichard pense qu'il s'agit « d'une exaltation éprouvée dans le face à face narcissique avec soi. A la fois confident et donc substitut de l'autre absent, et miroir donc image dédoublée de soi » (Huet-Brichard, 1998 : 46). Ce que nous avons tenté de montrer, c'est le dysfonctionnement énonciatif dans l'écriture. Le contrat établi au départ, qui stipule une écriture intime qui sera partagée entre le frère et sa sœur, est non respecté. Maurice de Guérin écrit certes son journal intime à la demande de sa sœur mais il ne respecte pas la condition de la confidentialité. Il montre ses écrits à des amis, à un prêtre et il lit même des extraits en public. Le « je » se dépersonnalise et nous avons tenté de montrer qu'il y a une dissociation énonciative entre le « je » qui écrit et le « je » qui s'adresse à l'autre. De même, le journal, en tant qu'objet inanimé, acquiert un statut humain et devient un destinataire réel.

3.1. Le jeu des identités : une identité tissée de silence et de mémoire

L'identité de la sœur se construit à partir de celle de son frère. Elle n'arrive à s'affirmer que grâce à la fusion qu'elle crée avec Maurice de Guérin. Aveux, déclarations, silences : voici les mots clés qui définissent la position incongrue de la sœur. La mort de la mère survenue à un âge précoce des Guérin influence la fratrie. Eugénie de Guérin devient le pivot de toute la famille, elle s'approprie son frère en intégrant le rôle de la mère, de la sœur et de la confidente. Le *Journal* se divise en deux parties : avant et après la mort du frère. En effet, si les premiers cahiers sont écrits à la première personne du singulier, la mort du frère, en 1939, marque un tournant par rapport à sa personnalité ; elle écrit à la deuxième personne du singulier. Elle s'adresse à son frère directement comme une manière de le ressusciter. Elle écrit à partir du cahier IX : « A Maurice mort, à Maurice au ciel. Il était la gloire et la joie de mon cœur » (*Journal*, 1864 : 275). Les premières lignes de ce *Journal* sont rédigées deux jours après le décès de Maurice. C'est la première utilisation du pronom de la deuxième personne : « Non, mon ami, la mort ne nous séparera pas, ne t'ôtera pas de ma pensée : la mort ne sépare que le corps ; l'âme au lieu d'être là, est au ciel, et ce changement de demeure n'ôte rien à ses affections. Bien loin de là, j'espère ; on aime mieux au ciel où tout se divinise. O mon ami, Maurice, Maurice, es-tu loin de moi, m'entends-tu ? » (*Journal*, 1864 : 275).

Le déni de la mort est constant dans les derniers cahiers. Son « je » s'efface derrière un « tu ». Le brouillage des pronoms produit un flottement identitaire flagrant. La réitération du nom de Maurice et du nom « ami » témoigne de la profondeur de la douleur. L'idée d'un prolongement indéfini dans la fratrie souscrit en filigrane une dépendance pour que la sœur puisse perdurer à travers l'écriture. Ce prolongement du maternage façonne une pérennité du lien fraternel. La sœur ne fixe aucune limite qui puisse la séparer du frère. C'est cette obstination qui est mise en valeur à travers le pronom « tu » qui perdure la relation au-delà de la vie.

L'écriture d'Eugénie de Guérin mime son identité ; répétitive et monotone, elle est dans l'impossibilité d'enchaîner une succession d'idées. Comme son être, les mots s'épuisent et s'arrêtent. Le rythme répétitif est celui d'une identité qui a une mélodie monotone qui se transforme en litanies obsédantes. Nous notons cet exemple :

Il ne serait pas mort ! Abîme de réflexions et de larmes, où je me plonge tous les jours ! Douleur sans fin de voir qu'on aurait pu conserver ce qu'on a perdu ! Et qu'ai-je perdu ? Dieu seul le sait, ce qu'était pour moi Maurice, mon frère, mon ami, celui dont j'avais besoin pour ma vie, celui sur qui je répandais ma tête, mon âme, mon cœur. (*Journal*, 1864 : 398)

Ce qui est original dans cette fratrie, c'est la fusion qu'opère Eugénie de Guérin au niveau de l'énonciation. Elle crée une nouvelle identité énonciative qui inclut systématiquement la voix de son frère décédé. Elle invente un « nous » incluant le « je » d'un vivant et celui d'un mort. Le déni du décès du frère est une manière d'assurer une continuité identitaire. L'écart de soi à soi ouvre les voix d'un questionnement sur l'écriture de l'intime en mettant en avant la quête identitaire. L'énonciation est à la fois singulière et plurielle : on écrit pour soi et pour l'autre, voire les autres. Le journal intime trouve sa propre dynamique en oscillant entre un « je » personnel et impersonnel à la fois. Placé sous le signe du moi, il invente chez les Guérin sa propre poétique. La parole du deuil trace le chemin de l'indicible. En s'adressant à un « tu » qui n'existe plus physiquement, Eugénie de Guérin crée un nouveau personnage de son frère tel qu'elle l'imagine, un « tu » dépersonnalisé et puis recréé de toute part. Elle s'invente une nouvelle figure du frère, non pas celui qui a réellement existé mais une nouvelle version de lui qui correspond à ses attentes. La création identitaire du « tu » déborde dans

les derniers cahiers de la sœur (à partir du cahier douze jusqu'au cahier seize) et finit par écraser la première personne du singulier. La Prosopopée crée un dialogue fictif avec Maurice : « J'ai bien des choses à dire, allons au plus pressé. J'ai là une irritation qui veut parler et se faire jour à travers tout le reste. J'ai tant pâti dans mon âme que je devrais être à l'épreuve des piqûres d'épingle, s'il en allait de l'âme comme du corps qui s'endurcit aux coups comme le fer sous le marteau. Mais pour elle, c'est tout au rebours » (Journal, 1864: 2).

En interrogeant les pronoms, se dévoile une nouvelle construction identitaire qui fracasse l'idéal de la fratrie. Les cassures et les failles de la relation adelphique sont mises à l'épreuve entre un frère qui ne cite la sœur que rarement dans son *Journal* et une sœur qui s'approprie la figure de l'autre jusqu'à la déformer. Une interrogation sans trêve se dessine au-delà des mots : comment exprimer les sentiments à travers les mots ? Dans le *Journal* de la sœur, l'appropriation de l'autre à travers le dialogue inventé avec le pronom de la deuxième personne du singulier dessine un nouvel espace poétique qui serait celui de voix plurielles. Elle écrit : « Maurice, un torrent de tristesse m'a passé sur l'âme aujourd'hui. Chaque jour agrandit ta perte, agrandit mon cœur pour les regrets. » (Journal : 283). Ces voix, qui ne cessent de se questionner, de dialoguer, de se répondre mutuellement, finissent par inventer de nouvelles grilles énonciatives. Autrement dit, chez Eugénie de Guérin, le « je » et le « tu » réunis ne forment pas un « nous » mais un nouveau « je ». C'est ce jeu des voix qui nous intéresse dans les journaux guériniens. Le dynamisme des pronoms laisse entendre un conflit intérieur sous-jacent entre le moi et l'autre, entre le personnel et l'universel. L'écriture, comme la vie de la sœur, se brise. Le 21 Juillet 1839, c'est-à-dire deux jours après la mort de son frère, elle se réfugie dans son *Journal* et les premiers mots qu'elle rédige sont poignants : « Non, mon ami, la mort ne nous séparera pas, ne t'ôtera pas de ma pensée : la mort ne sépare que le corps ; l'âme au lieu d'être là, est au ciel, et ce changement de demeure n'ôte rien de ses affections » (Guérin, 1866 : 105)⁵. La sœur ne compte pas interrompre ce *Journal* adressé à son « bien-aimé frère Maurice »⁶. A partir du cahier IX, elle décide d'écrire sa douleur, de mettre en mots toute la souffrance qu'elle ressent. Elle déclare : « Je me sens des ébranlements de cerveau. Que n'ai-je des larmes ! J'y noierais tout » (Guérin, 1866 : 276). Les larmes qu'elle va verser trouveront leur refuge dans les mots, autrement dit, elle confie sa douleur à l'espace de la feuille blanche. Le *Journal* d'Eugénie de Guérin invente un « je » qui ne cesse de se construire et d'évoluer. Son « je » est un Autre. Quand elle écrit, il y a une forme d'évolution. Elle se dérobe aux règles de l'intime en adressant ses derniers cahiers à son frère décédé dans un souci continu de le faire revivre et de faire garder une empreinte de lui. Nait alors un itinéraire pour accéder à soi qui nécessite automatiquement un passage par l'Autre. Le processus de l'écriture de soi ne peut être comblé que lorsque l'autre est invoqué, qu'il soit vivant ou mort. La résonnance identitaire se nourrit du plaisir du pacte adelphique. L'altérité sonne comme une reconquête de soi à travers l'invocation de l'Autre. La lutte intérieure que cache la tension énonciative est une lutte de pouvoir. Les identités se confrontent, se mélangent. La cristallisation des voix atteint une écriture impersonnelle : extériorisation d'un moi souffrant qui se débat pour retrouver une définition de soi.

Le fragment n'isole pas le noyau irréfragable d'une sentence ; bien au contraire, il met en scène une énonciation qui sape tout énoncé de la vérité : il fait entendre une énonciation

⁵ Guérin Eugénie, *Journal et Lettres*, publié avec l'Assentiment de sa famille (1864), Didier Libraires-éditeurs, 7ème édition, Paris, 1866.

⁶ Il s'agit de l'épigraphe du *Journal* d'Eugénie de Guérin.

toujours singulière et qu'une nouvelle situation d'énonciation déplacera. Il indique ainsi la posture d'une énonciation radicalement nouvelle du sujet, en tant qu'il est pris dans le mécanisme de son dire, sans pouvoir ni s'en abstraire ni la contrôler (Rabaté, 1999 : 48).

La mort du frère déstabilise l'équilibre de la sœur de sorte à opérer un glissement énonciatif. Elle écrit pour l'autre, qui n'a plus de voix. Elle lui invente une identité à travers une énonciation paradoxale. La mort réelle du frère signe la mort symbolique de la sœur. En perdant ses repères, elle se dissocie de sa propre personne. Le dédoublement du « je » finit par associer un autre. Le sujet qui dit « je » n'a plus d'identité : « L'énonciation en interrogeant son propre surgissement réussit une double opération paradoxale : elle inaugure l'espace de la prolifération, mais ruine toute propriété de ce qui s'avère sol mouvant, déport permanent de tous les indices énonciatifs » (Kristeva, 1987 : 70).

L'espace de la parole dans le *Journal* d'Eugénie de Guérin est un espace libérateur de la parole où se tiraillent les tensions intérieures. La parole solitaire est finalement une parole collective qui déroute à travers une forme insaisissable de l'énonciation. La quête de cet autre, une autre version de soi se transforme en un témoignage d'échec. A force de vouloir s'approprier l'image de son frère, Eugénie de Guérin finit par perdre sa propre identité. L'instabilité énonciative expose le « je » à une fragilité qui le dénude, le perturbe et l'ébranle.

3.2. Le frère, présence fondatrice dans le *Journal* d'Eugénie de Guérin

Eugénie de Guérin crée un pacte fictif avec un frère qui se dérobe à elle. Elle tente de reconstruire une relation qui lui a longtemps échappé. Nous pouvons même envisager un inachèvement énonciatif, une identité qui ne se définit pas et qui n'arrive à se construire complètement qu'à travers une autre personne. L'ambiguïté énonciative signe l'originalité de l'écriture diariste chez Eugénie de Guérin. Elle écrit ses pensées les plus intimes non pas pour prouver son existence mais pour créer un dialogue qui la réunirait avec son frère défunt. L'extrait suivant montre l'attachement envers le frère :

Mon Dieu, fermez mes yeux, gardez-moi de voir toute cette multitude dont la vue soulève en moi des pensées si amères, si décourageantes. Faites qu'en la traversant je sois sourd au bruit, inaccessible à ces impressions qui m'accablent quand je passe parmi la foule ; et pour cela mettez devant mes yeux une image, une vision des choses que j'aime (*Journal*, 1864 : 79).

La redondance du pronom de la première personne témoigne de l'obsession de soi. La dichotomie avec « la foule » permet d'accentuer un effet de miroir, ce qu'elle appelle « une image ». Eugénie de Guérin instaure une rupture radicale avec la portée énonciative qui brouille les frontières temporelles : si le « je » et le « tu » s'interfèrent, c'est pour instaurer une nouvelle logique temporelle où le présent et le passé ne forment plus qu'un : « Sa voix ne prend tout son essor et n'acquiert sa plénitude que lorsqu'elle s'adresse à quelqu'un ; elle se pense rarement dans l'exercice solitaire, elle se dirige vers un tu. Si la vie d'Eugénie est brisée, son écriture est, elle aussi bouleversée » (Huet-Brichard, 2023 : 233).

La relation à soi crée un brouillage dans le temps. Autrement dit, Eugénie de Guérin ne distingue plus le passé heureux et le présent malheureux. L'effacement de l'autre est un effacement de soi. Dans une lettre écrite le 17 août 1839, elle écrit : « Mon âme vit dans un cercueil. Oh ! Oui, enterrée, ensevelie en toi, mon ami : de même que je vivais en ta vie, je suis morte en ta mort. Morte à tout bonheur, à toute espérance ici-bas. » (*Journal*, 1864 : 240). L'interjection « Oh » et le rythme binaire montrent le sentiment de perte de la sœur : « je vivais en ta vie » / « je suis morte en ta mort. » Si les deux phrases mettent en avant le je énonciatif, elles dévoilent un jeu des pronoms qui va en

connivence entre la vie et la mort. La vie, c'est le passé, la mort, c'est le présent de l'écriture. La métaphore de l'âme qui « vit dans un cercueil » marque le passage de la mort du frère à celle de la sœur. La disparition du « je » locuteur provoque « un désinvestissement de soi : un sujet déconstruit qui ne se pose plus en sujet autonome ; une absence de frontières entre le moi et le non-moi » (Huet-Brichard, 1998 : 239). Ce « non-moi », c'est justement Eugénie mais aussi l'appropriation de la voix de son frère. En s'adressant directement à son frère, elle libère une voix enfouie au fond d'elle et elle nous amène à explorer les différentes manifestations de son état d'âme. Gusdorf s'interroge : « qui écrit ? Celui qui écrit rêve toujours d'une écriture en prise directe sur l'être. Mais toujours celui qui écrit est un autre, parce que toute écriture prend ses distances et consacre une aliénation. Toujours, c'est un autre » (Gusdorf, 1991 : 119).

Un discours de l'autorité qui fige les identités. Cette autorité est essentiellement due à la douleur de la perte, de l'éloignement et de la séparation (physique lorsque le frère est installé à Paris puis émotionnelle lorsque ce dernier est décédé). L'écriture d'Eugénie de Guérin refuse la séparation. L'énonciation permet de dévoiler le lien indéfectible qu'elle accorde à son frère. En effet, « écrire est à soi seul un acte qui suppose un certain recul par rapport à l'action » (Didier, 1991 : 9).

Le regard porté sur soi est alors conditionné par la présence de l'autre. Que dire alors quand cet autre est décédé ? Eugénie de Guérin ne fait plus de distinction entre la vie et la mort, entre le présent et le passé. Les temps se confondent, les lieux se réunissent et le parallélisme entre soi et l'autre finit par produire un « nous » qu'elle invente de toute part. Elle commence alors à écrire à quatre mains. Elle écrit son histoire et celle de son frère, elle donne la parole à ce frère décédé. La confusion énonciative est au cœur de la question identitaire. Le vide causé par le départ de Maurice de Guérin à Paris et l'expérience de la mort finissent par forger une attitude d'isolement. Eugénie de Guérin se réfugie dans ses cahiers. Elle crée son propre monde, un monde idyllique où elle imagine un frère heureux, chrétien, serein. Elle se réfugie dans une utopie qui est une réinvention du monde : un amour qu'elle cherche à combler, des lettres du frère qu'elle attend et ne parviennent pas. L'affirmation de soi ne s'affirme qu'à travers l'autre, une inversion, un retour vers un « tu » présent / absent. La première personne du singulier change de statut énonciatif : quand Eugénie de Guérin écrit, elle ne parle pas seulement d'elle, elle invente un nouveau pronom personnel qui englobe l'autre tout en racontant sa propre vie. Elle se reconstruit à travers la figure de son frère. Autrement dit, il y a un « je », celui qui écrit, et une interaction avec un tu absent à qui elle confie la plume et à qui elle réserve son espace personnel.

4. Conclusion

Maurice de Guérin meurt au Cayla le 19 juillet 1839. Eugénie de Guérin, sa sœur, disparaît le 31 mai 1848. Pendant ces neuf années, elle s'est consacrée, dans son *Journal*, à écrire une douleur qui s'est amplifiée à cause d'une souffrance qu'elle n'arrive pas à surpasser. La sœur n'en finit pas de pleurer son frère. Le *Journal*, à partir du cahier IX, porte les traces d'un processus de deuil qu'Eugénie de Guérin n'arrive pas à surmonter. Eugénie de Guérin se tourne vers l'écriture pour évacuer sa douleur. Le journal intime devient le lieu de l'imagination, de la création mais c'est le lieu du souvenir, de la remémoration et de la restitution de l'autre. Vivre dans le déni de la mort est le seul moyen pour perpétuer l'écriture. L'autre est le leitmotiv et le fil conducteur de la trame diariste. En se séparant de la réalité, le moi féminin ne s'altère pas et s'alimente lui-même de sa propre flamme. Le souvenir du frère devient une obsession, voire une véritable hallucination dans le but de faire

revivre à travers les mots cet autre qui a disparu. Elle conserve la confidentialité de l'écriture de l'intime en imposant une correspondance publique et une autre intime. Elle établit un dialogue direct avec son frère de son vivant à travers la deuxième personne du singulier. L'originalité de son *Journal* réside dans le fait que la sœur continue ce dialogue après le décès de son frère et le « tu » absent/présent demeure présent dans ses écrits après 1839. Elle s'adresse donc à son frère décédé directement comme s'il était vivant. Le cercle énonciatif est alors détourné, voire dédoublé ; le « je » s'efface devant l'autre. L'identité est ainsi brouillée : nous ne savons pas si elle s'adresse à son frère ou si elle reporte sur lui tous ses sentiments et ses effrois. La fratrie évolue à travers l'écriture : ils écrivent pour dialoguer et pour combler un vide. Le rapport à l'autre se conçoit de deux manières différentes, certes, mais il montre l'attachement au-delà des distances. Ainsi, si tous deux conçoivent l'Autre comme central dans leur expérience intérieure, la nature de cette altérité diffère profondément.

Chez Maurice de Guérin, l'autre est une puissance d'effacement. Cette divergence révèle deux manières contrastées de penser l'identité : l'une dans la fuite du moi, l'autre dans sa préservation à travers l'attachement. Le jeu de rapprochement et d'exclusion est constamment présent dans le *Cahier Vert*. L'identité est alors profondément touchée et affectée : le journal intime permet de dévoiler le rapport à soi et à l'autre. Maurice de Guérin rejette la présence de l'autre. Contrairement à sa sœur, il s'auto-enferme dans l'écriture pour créer sa propre histoire. Une fugue de l'imagination prend place dans ses écrits dans laquelle il tente d'effacer son propre moi en se réfugiant dans un appel constant du moi. Le contrat préalablement établi avec la sœur, un contrat qui stipule une réciprocité dans l'écriture, est rompu. L'être se métamorphose. Celui qui écrit se transforme par cela même qu'il écrit. Si « la vérité affirmative du discours ne peut reposer que sur l'être amoureux du locuteur, parce que c'est bien lui, et lui seul qui parle » (Ripoll, 2002 : 101), se crée alors un leitmotiv répétitif, celui de l'obsession de l'autre. Cet autre qu'est l'objet inanimé acquiert toutes les vertus de l'humain et devient salvateur, une source d'inspiration et un confident. Nous pensons que ce rejet qu'il soit volontaire ou pas, participe à créer un trio énonciatif. Le jeu entre l'absent et le présent, entre l'animé et l'inanimé façonne une identité hybride au diariste qui s'approprie une nouvelle identité hors du cadre de la fratrie.

Références bibliographiques

- Benveniste, E. (1966). *Problème de linguistique Générale II*. Paris : Gallimard.
- Didier, B. (1991). *Le journal intime*. Paris : P.U.F.
- Gasparini, P. (2004). *Est-il je ? Roman autobiographique et autofiction*. Paris : Seuil.
- Goldschmidt, G-A. (1978). *Jean-Jacques Rousseau ou l'esprit de solitude*. Paris : Phébus.
- Guérin, E. (1864). *Journal et Lettres, publiés avec l'Assentiment de sa famille*. Paris : Didier Et Cie, Librairie-Editeurs.
- Guérin, M. (1864). *Journal, Lettres et Poèmes publiés avec l'assentiment par Sa Famille*. Paris : nouvelle édition, Didier et Cie, Libraires-Editeurs.
- Gusdorf, G. (1991). *Ligne de vie 2, auto-bio-graphie*. Paris : édition Odile Jacob.
- Huet-Brichard, M-C. (1998). *Maurice de Guérin*. Paris : Honoré Champion.
- Huet-Brichard, M-C. (2023). «L'impossible deuil», in *L'Amitié Guérinienne* : Classiques Garnier
- Kristeva, J. (1987). *Soleil Noir, dépression et mélancolie*. Paris : Gallimard.
- Lejeune, P. (1996). *Le pacte autobiographique*. Paris : Editions du Seuil.

- Miraux, J-P. (1996). *L'autobiographie : écriture de soi et sincérité*. Paris : Nathan
- Rabaté, D. (1999). *Poétiques de la voix*. Paris : José Corti.
- Ripoll, R. (2002). *L'écriture fragmentaire : théorie et pratiques*. Perpignan : P.U de Perpignan.